

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 15 (1927)
Heft: 6

Artikel: Le cinquième siècle : la naissance de l'Europe [suite et fin]
Autor: Roux, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CINQUIÈME SIÈCLE LA NAISSANCE DE L'EUROPE

par R. ROUX, secrétaire d'ambassade.

(Suite et fin)

III

La génération de 425, par défaillance de force coordinatrice, avait gravement compromis le patrimoine collectif de civilisation, péniblement acquis par quatre cents ans de paix romaine et d'évangile chrétien. Dans l'ordre d'évacuation de la Grande-Bretagne et de l'Afrique, le sens des responsabilités des hommes d'Etat envers l'avenir de millions d'autres hommes ne paraît pas même avoir existé. La génération de 455-460, née dans le bruit de la grande bataille de Rome contre Attila, sera une génération de ressaisissement des esprits et de remembrement des puissances politiques: l'Empire était né de la défaite de Cléopâtre; l'Europe moderne achèvera de naître de l'écrasement d'Attila.

Pour démêler la complexité des derniers événements du siècle, si lourds de sens et d'avenir, il faudrait le récit d'un historien politique, un disciple de ce Polybe qui, six cents ans avant les années 460-500, en annonçait la venue dans la mélancolique prophétie prêtée à Scipion, le soir de la prise de Carthage par ses troupes: « Rome à son tour aura sa suprême journée ». Mais un Polybe n'aurait sans doute pas trouvé l'expressive image biblique, si forte pour

rendre le douloureux enfantement de l'Europe, comparée à une aire sous le fléau de Dieu.

Qu'était au juste ce « Fléau de Dieu », capable de déclarer la guerre à l'Orient et à l'Occident ? La vieillesse de Corneille fut hantée des grands desseins d'Attila, « homme de tête plus que de main »¹. Les épopées germaniques ont vu dans le roi des Huns tantôt, comme les *Eddas*, le sanguinaire Atli, un ogre mangeur d'enfants, tantôt, comme les *Nibelungen*, le sage Eitel, un Salomon du Nord, précurseur des rois de Hongrie et des empereurs du St-Empire. La tradition reflète la vérité. La politique d'Attila était multiforme et contradictoire comme le conseil même de son empire, où figuraient des secrétaires d'Etat romains, tel cet Oreste, gendre d'un sénateur ; des rois germaniques, Gépides et Ostrogoths, baptisés chrétiens, et soucieux d'imiter, à titre de fédérés d'Empire, leurs frères nantis, les Wisigoths ; des khans asiatiques, tartares et mongols, païens encore très primitifs, désireux seulement de mêler les dépouilles de Rome au butin rapporté de la Chine et de la Perse. La guerre était le seul moyen de donner un semblant d'unité à tous les cultes disparates qui se groupaient autour du roi des Huns : bouddhistes, manichéens, ariens, nestoriens expulsés de l'Empire romain, sectateurs des dieux slaves et finnois, ou adorateurs des démons des confins chinois.

Attila fit donc la guerre, et il la fit en chef ayant son brevet de commandant d'armée — *magister militiae* — de l'Empire qu'il attaquait. Il commença les hostilités en se jetant sur le point délicat de la défense impériale, la liaison entre l'armée d'Orient et l'armée d'Occident, Singidunum, la Belgrade actuelle. Puis il marcha droit vers la Méditerranée, à travers les Balkans, allant au-devant des flottes de son allié Genséric, maître de Carthage et des meilleurs arsenaux de Rome. Il eut affaire heureuse-

¹ Préface de l'*Attila* de Corneille, 1667.

ment à d'habiles généraux inspirés nominalemeut par l'empereur d'Orient Théodose II et effectivement par sa sœur Pulchérie, femme extrêmement énergique, qui fut pour Constantinople ce que sainte Geneviève fut pour Paris. Genséric ne put déboucher en mer Egée, Attila fut refoulé au-delà du Danube après de savantes manœuvres qu'illustrèrent les médailles triomphales frappées par Théodose II, et Marcién, le meilleur des généraux vainqueurs, eut en récompense la main de Pulchérie, qui en fit bientôt un empereur à la mort de Théodose II. Attila dut constater que l'Empire d'Orient était encore loin de la décadence, et les Slaves de son armée — les futurs Serbes et les futurs Slovènes — gardèrent une impression profonde de leur premier contact avec un si puissant Etat. Ils devaient bientôt y revenir, mais comme soldats de ses confins danubiens, et pour le défendre.

Repoussés des Balkans, les Huns décidèrent l'invasion de la Gaule. C'était une campagne d'apparence facile depuis que l'Empire avait substitué à la vieille défense du Rhin un dispositif nouveau comprenant la ligne du Doubs tenue par les Burgondes et la ligne de la Loire confiée aux Wisigoths. En outre la Gaule n'était plus cette puissante unité d'Occident qui allait, dans sa largeur, du lac de Zurich à l'île d'Ouessant, et, dans sa longueur, de la côte basque à la côte frisonne. Son état moral subissait douloureusement le contre-coup des défaillances de Ravenne qui l'avait mutilée de partout, sur le Rhin, en cessant l'occupation, sur la Manche, en la coupant de la Grande-Bretagne, sur l'Atlantique, en y ramenant la piraterie, sur les Alpes en achevant d'y faire disparaître le nom même d'Helvètes sous l'afflux des Alamans et des Burgondes. Attila possédait des intelligences en Gaule chez certains chefs alliés d'Aétius, Francs ou Alains. Son avance en pays rhénans fut facilitée par des complicités franques et alémanes. Une grande panique affola tout le pays ; les évêques durent menacer d'excommunication ceux qui livreraient les villes à l'ennemi, et de pieuses femmes collaboratrices des

évêques, telles que sainte Geneviève à Paris, risquèrent a mort en s'opposant à l'exode des citadins.

Le redressement de la Gaule se fit brusquement, devant le danger. L'évêque d'Auxerre, saint Germain, grand organisateur de missions en Irlande et de secours aux Bretons, avait pu avant sa mort, vers 450, faire cesser, par le prestige de sa médiation, cette guerre de l'Ouest entre Romains et Celtes qui désolait l'Armorique. En même temps la fondation de l'évêché d'Armagh, au cœur de l'Irlande, commençait à transformer les mœurs des rois scots et à les détourner de la piraterie. Le patrice Aétius eut l'esprit plus libre pour porter sur la Loire les troupes de Vendée et de Bretagne, surtout les contingents Alains, et pour négocier la collaboration militaire des Burgondes, des Wisigoths et des Francs.

Le sort de l'Occident se régla aux mois de juin et de juillet 451, entre Orléans et Troyes. Attila avait envahi la Gaule par la route de Cologne à Metz. Les deux villes furent dévastées de fond en comble, et sainte Ursule, âme de la défense de Cologne, fut massacrée, dit la tradition, avec onze mille jeunes filles de la cité. Puis les Huns marchèrent droit sur les lignes de la Loire, pour y empêcher la concentration des Fédérés Romains. Soixante-quinze ans après leur premier choc dans les plaines d'Ukraine, les Huns et les Wisigoths se retrouvaient face à face dans les champs gaulois. Avec les Wisigoths venaient tous les gens d'Ouest et même d'outre-mer enfin réconciliés, Bretons, Britanniques, Scots et Saxons. Au sud, les contingents italiens et burgondes passaient de la Saône vers l'Yonne et la Seine. Attila craignit d'être coupé du Rhin : d'Orléans, sauvée contre toute attente, il se replia sur Troyes. Il avait d'ailleurs à faire front à un troisième danger descendant du Nord : la grande place militaire de Paris n'avait pas été évacuée, grâce à certains esprits perspicaces, dont sainte Geneviève, et les Francs du roi Mérovée avaient pu en disposer pour attaquer les Huns par la vallée de la Seine.

Attila accepta la bataille à l'ouest de Troyes, couvrant de son immense cavalerie les routes de Paris et d'Orléans. Bataille à front énorme et multiple — acies ingens et multiplex, dit Jornandès, — étendu sans limites précises dans ce qu'on appelait la Champagne Mauriacénienne ou Catalaunique, du nom d'obscurs *pagi* dont l'identification moderne a suscité d'innombrables controverses. Aétius eut beaucoup de mal contre son ancien condisciple des écoles militaires palatines de Ravenne. Il lança contre lui de grandes masses de cavalerie, où les rois alliés chargèrent à la tête de leurs peuples. Tactique très meurtrière qui coûta la vie au grand roi des Wisigoths, Théodoric I^{er}. Attila se défendit dans une retraite lente, multipliant les retranchements, utilisant les camps romains, tels que celui de Sermaize, dont le nom garde le souvenir d'une garnison sarmate. Il lassa ses poursuivants, sauf les Francs qui le harcelèrent jusqu'au Rhin. Il sortait avec son empire intact d'une mêlée qui avait fait périr 212 000 hommes, mais l'Occident était sauf.

La victoire définitive ne fut acquise que l'année suivante, au prix de nouvelles dévastations. Attila descendit sur l'Italie par l'Isonzo, soulevant une vague de terreur telle qu'Aétius, pourtant plus puissant que jamais — il était devenu gendre de l'empereur et presque co-empereur — n'osa pas engager une bataille décisive. C'est le pape Léon I^{er} qui sauva l'Italie en entamant des négociations directes avec le roi des Huns. Dans un brusque renversement de l'équilibre, la démoralisation changea de côté. Attila sentait craquer de partout son immense empire. Pendant qu'il guerroyait en Champagne et en Vénétie, l'empire de Constantinople travaillait à détacher ses alliés d'Europe centrale et orientale, notamment les Ostrogoths, les Gépides, les Ruges, les Lombards. En Orient, la grande Horde des Huns Blancs se faisait refouler, malheureusement pour peu de temps, par les Hindous du roi Skandagupta. Ainsi, du Rhin au Bosphore et du Bosphore à l'Indus, renaissait la haute tradition impériale de l'unité de front

des civilisés d'Europe et d'Asie contre les races mouvantes et déracinées du Nord.

C'est sans doute ce que le pape Léon, un Etrusque aux larges vues, sut faire comprendre au roi des Huns, en des conférences qui sont une date saisissante dans l'histoire du monde. Attila revint en hâte sur la Theiss, pour y être assassiné par quelque chef vassal, et dès qu'il fut enseveli à la mode royale, dans un triple cercueil de fer, d'argent et d'or, tout son empire se disloqua. La diplomatie byzantine intervint aussitôt pour fixer au sol les peuples dissociés : les Lombards en Bohême, les Gépides dans la Slovaquie actuelle, les Ostrogoths en Hongrie, les Ruges en Styrie, les Herules en Carinthie. On voit s'ébaucher, sur l'inspiration de Constantinople, entre les Alpes et les Carpathes, un assemblage de nations disparates qui est un lointain pressentiment de l'empire autrichien.

On a l'impression d'une sorte d'effroi des hommes d'Etat de Constantinople devant l'entassement et l'entremêlement des masses en présence de la Silésie au Brenner. Au nord-ouest de la préfecture impériale d'Illyrie, immédiatement à côté de la belle armature administrative romaine, commençait une Germanie nouvelle, imprévisible, sans aucune attache, non seulement avec la Germanie de Tacite, mais même avec la Germanie d'Ammien Marcellin. C'était la Germanie de la Baltique, de l'île de Rügen et des sablières du Brandebourg, confondue avec le reflux des Germains de la plaine russe, Gépides, Scyres et Ostrogoths : Etats plus instables que jamais, imprégnés d'éléments slaves et finnois. Au fond Rome était débordée par l'immensité même de sa victoire, et les prodigieuses libérations de forces que cette victoire signifiait. L'irruption des Huns à travers les vieux empires de Chine, de Perse et de Rome avait été non seulement une invasion, mais une révolution. Ammien Marcellin avait réellement prophétisé, quand il avait vu dans les Huns, alors à peine menaçants, « un germe de catastrophe et une puissance

de désastre¹ ». Le sens de cette révolution, Corneille l'a condensé dans un vers célèbre d'*Attila* : « Un grand destin commence, un grand destin s'achève ». C'est la fin du destin de l'Empire, et le début du destin des Nations.

Car les vrais vainqueurs des journées sanglantes de Champagne, ce ne sont pas les chefs du peuple romain. En Italie, devant Attila, Valentinien III et Aétius ont fait si mauvaise figure que l'armée, en deux ans (454, 455), assassinait l'un après l'autre l'empereur et le patrice. Ce ne sont pas non plus les rois germaniques, car la Germanie avait autant de soldats du côté d'Attila que du côté d'Aétius. Ils avaient lutté frères contre frères, Francs Saliens contre Francs Ripuaires, Burgondes, contre Alamans, Ostrogoths contre Wisigoths. Au reste ces chefs germaniques, parfois exaltés comme des messies rénovateurs de l'Europe, grâce à la pureté de leur race et de leurs mœurs², n'éprouvaient aucun désir de se singulariser dans un « racisme » intransigeant. Ils étaient entourés de précepteurs, de conseillers et de clercs romains, et si la plupart entendaient encore la messe en vieux gothique, c'était dans des basiliques romaines. Ils ne croyaient plus que leur race descendait de Thor, mais d'Enée. Aucun d'eux ne revendiqua pour lui le triomphe sur Attila.

Le vrai vainqueur, c'est un nom collectif, un nom à vaste compréhension comme celui d'Empire, mais d'une plénitude de vie encore plus lourde, celui d'Europe. Au rêve d'une Europe impériale romaine, méditée par César Auguste, s'était pratiquement substituée une Europe coupée en deux par un *limes*, au sud une Europe réputée utile, et au nord une Europe estimée inutile. Les fonctionnaires théodosiens de 400 à 425, les chevauchées hunniques

¹ Semen exitii et cladum origo. A. M. XXXI, 2.

² On sait qu'un des plus brillants défenseurs de cette théorie du V^{me} siècle est Gobineau, dans son *Essai sur l'Inégalité de races*, 1853-1855.

de 425 à 450 avaient si bien mêlé et brassé les deux Europes que sur les doubles débris de la dynastie de Théodose et de la dynastie d'Attila se levait désormais une puissance nouvelle, une seule Europe élargie et accrue, avec de jeunes et vigoureux organes de vie ; une société de peuples autonomes et solidaires, élaborateurs d'Etats dérivés, mais distincts de l'Empire, puis, au-dessus d'eux, deux pôles d'inspiration internationale, un centre d'unité politique, Constantinople, et un centre d'unité morale, la Papauté.

I. C'est aux environs de 440, quand se dessinait déjà sur l'Europe l'ombre du Fléau de Dieu, qu'apparaît dans la langue latine, sous la plume d'un disciple de saint Augustin, le sens moderne du mot nation¹. Jusqu'alors *natio* était près de *natura* et désignait la peuplade à l'état de nature par opposition à la cité organisée. Le retour à la terre et à la nature, au début du V^{me} siècle, a fait surgir des cadres de la province impériale, l'esprit de région et de nation, appliqué cette fois à de vastes masses organisées. L'extrême confusion des pouvoirs, qui régit de 455 à 500 les Européens du nord, du centre et de l'ouest, n'empêche pas un travail d'unification mené à l'unisson aussi bien par les anciens que par les nouveaux éléments de peuplement.

1. L'Italie, de 455 à 490, en est un exemple saisissant. A travers quarante ans d'extraordinaires complications, le berceau même de l'Empire répudie l'Empire pour devenir une nation. L'Italie de 455 s'était bien débarrassée de Valentinien III, le dernier de la dynastie espagnole de Théodose, le néfaste empereur qui, de Ravenne, avait perdu l'Occident ; mais elle n'avait pu se libérer en même temps de la pire conséquence de son règne, la guerre Punique ressuscitée du fond des âges par la présence des Vandales en Afrique. Seul de tous les gouvernements germa-

¹ OROSE, *Hist. adv. Pag. V*, 1: « Gallia natio ».

niques, l'Etat vandale était partisan de la rupture avec Rome. Il lui fit la guerre avec une violence sauvage qui déshonora le nom des Vandales, estimé jusqu'alors de l'Empire grâce aux services d'un Stilickon. Cette guerre commença d'entrée de jeu, dès 455, par la prise de Rome. Genséric pilla la ville méthodiquement pour venger, disait-il, la mémoire et la veuve de Valentinien III. L'horreur de cette catastrophe et du blocus qui suivit provoqua une vraie révolution italienne: la péninsule fut mise en état de siège et se confia à un dictateur national, le comte Ricimer, un Suève, le meilleur lieutenant d'Aétius. Sous son impulsion on équipa jusqu'à 300 galères; on renforça le port de Ravenne, qui s'ensablait, par des créations navales dont l'une, Venise, annonce des temps nouveaux en Méditerranée; enfin on enrôla par milliers des anciens soldats d'Attila cantonnés au nord de Brenner. Ces Germains de la Baltique entrèrent dans des formations d'élite notamment dans le corps des Hérules, une des plus belles unités de l'ancienne armée du Rhin, rappelée en Italie en 430, lors de l'abandon du fleuve.

Ricimer se garda bien de détruire la dignité d'empereur. Il la confia au contraire à de très honnêtes gens, un sénateur gaulois immensément riche, propriétaire d'un magnifique domaine en Auvergne, autour du lac d'Aydat, qui a gardé son nom d'Avitus (455-456), puis un commandant d'armée, le comte Majorien (457-461), le dernier empereur d'Occident qui vint encore goûter et habiter Arles, au grand dépit d'ailleurs des Wisigoths. Seulement dès qu'Avitus et Majorien voulurent user de leur *imperium*, Ricimer les fit énergiquement abdiquer. Comme successeurs à Majorien, Ricimer recourut à des sénateurs peu au courant des affaires, Libius Sévère et Olybrius. Les Olybrii étaient une des meilleures familles de Rome, et la délicieuse miniature d'une reliure de Dioscoride, dédiée à Juliana Anicia, la fille de l'empereur Olybrius, évoque le goût raffiné de ces grands seigneurs bibliophiles, qui, avec la

vieille sagesse sénatoriale, laissaient tranquillement se faire les destins de l'Italie.

Quand Ricimer mourut, en 472, peu avant Olybrius, l'autonomie italienne avait partie gagnée. Très habilement, Ricimer avait voulu y intéresser l'empire d'Orient. Après Libius Sèvre, il avait pris comme empereur un Grec, gendre de l'empereur Marcien, Anthémios, qui, aidé des escadres d'Orient, avait réannexé la Tripolitaine à l'Italie. La cour de Constantinople estimait que le titre d'empereur d'Occident ne correspondait plus à aucune nécessité politique, et qu'il valait mieux centraliser à Constantinople la dignité impériale. Tout conspirait donc au dénouement, l'empereur Julius Nepos (474-475), un Dalmate, homme de confiance de Constantinople, et le chef de l'armée, le patrice Oreste, l'ancien secrétaire d'Attila. Il fallait aller vite : l'Italie avait besoin d'un pouvoir fort contre le péril vandale. Oreste fit démissionner Julius Nepos et le remplaça par son fils, le petit Romulus, qui avait le nom de son grand-père le sénateur Romulus. Les satiriques du temps s'empressèrent de le surnommer Augustule. Oreste espérait gouverner par son fils, mais l'armée ne lui en laissa pas le temps. Odoacre, chef de la garde hérule, fit le coup de force depuis longtemps pressenti : le 23 août 476, il était proclamé roi ; Romulus Augustule abdiquait le 4 septembre, et les insignes impériaux partaient pour Byzance. C'était le début du royaume d'Italie. Dans les dernières années du V^{me} siècle, l'Ostrogoth Théodoric, le sage Dietrich des Niebelungen, n'aura qu'à recueillir la succession royale d'Odoacre, en alliant, avec un sens très sûr des réalités, les traditions romaines qui avaient unifié l'Italie et les aspirations nationales qui appelleront encore parfois, aux heures de crise, de grands hommes d'Etat étrangers, un Justinien et un Charlemagne, mais qui n'accepteront plus la réintégration de l'Italie en terre d'Empire, que l'Empire fût grec ou germanique.

2. La Gaule, dont l'adhésion au Césarisme avait imposé l'Empire à l'Italie et à la Méditerranée, fut plus tar-

dive que l'Italie à rejeter le système impérial. Elle essaya d'abord, avec Avitus, de fixer à Arles le siège de l'Empire d'Occident. Elle n'y réussit pas : Avitus fut mal reçu à Rome avec son préfet du prétoire, l'écrivain Sidoine Apollinaire qui finit sa brillante carrière comme évêque de Clermont. Alors l'idée fédéraliste gagna du terrain ; une Gaule fédérale réunit très politiquement tous les éléments anciens et nouveaux du territoire : au sud-est et au sud-ouest les deux Gaules ariennes, autour de Toulouse, capitale des Wisigoths et de Lyon, devenu en 460 la capitale des Burgondes ; à l'ouest, une Gaule catholique celtique, en de graves conflits de disciplines et de liturgie avec Rome, qui n'approuvait pas les nouveaux évêchés bretons, notamment celui de Dol ; au nord-est, une Gaule païenne, occupée par les Francs et les Alamans, attachés au vieux culte solaire impérial, ce culte de Mithra qui a laissé tant de traces aux bords du Rhin¹ ; enfin au centre, une Gaule catholique romaine, comprenant le bassin de Paris et laissée, du commun accord des Fédérés, et pour la défense de tous, à un dictateur militaire, de bonne souche gallo-romaine, Ægidius. Son aïeul, ami d'Ausone, avait été préfet de Rome au temps de Gratien.

De 460 à 485, la Gaule dut à cette constitution fédérative une stabilité et un prestige remarquables. En effet, par chacun de ses co-gouvernements, elle s'ouvrait de vastes perspectives européennes : les Wisigoths tenaient les grandes routes gauloises d'Orient à l'Occident, celle de Narbonne à Bordeaux et celle du Rhône à la Loire par l'Auvergne ; ils contrôlaient en outre les cols pyrénéens et les chemins d'Espagne, de la Méditerranée à l'Atlantique. La Gaule par eux demeurait liée à la Syrie et à l'Euphrate, d'où bien des traditions précieuses, spécialement les styles religieux, devaient se répandre des

¹ Sonntag est l'équivalent de Dies Solis, le jour de Mithra.

Cévennes au Poitou. Les Burgondes rattachaient la Gaule au plein monde alpin dont l'abbaye de St-Maurice, dès le début du VI^me siècle, allait devenir le grand sanctuaire, point de rencontre très important, par le St-Bernard, entre Ravenne et les évêchés du Nord, Reims, Besançon et Sens. Les Bretons étaient mêlés à la vie intense de l'Irlande et de la Grande-Bretagne tout à l'éveil d'une existence nouvelle. Les Francs avaient de vastes pays d'influence sur les deux rives du Rhin dont ils évinçaient méthodiquement les Alamans. Enfin Ægidius, chargé de la défense suprême du condominium gaulois, disposait d'une force immense, la toute-puissante corporation des fonctionnaires d'Empire, maintenus sur place à peu près partout, sauf quelques dignitaires d'un romanisme trop centralisateur qu'on renvoya en Italie ou en Rhétie. Ces fonctionnaires avaient leur statut, leurs privilèges, leurs méthodes, même leur tenue: ils portaient le ceinturon et l'épée. C'est leur travail obscur et tenace, réparti sur toute la surface des Gaules, qui a réalisé, à travers les vicissitudes des régimes, la soudure entre la Gaule impériale de l'an 460 et la Gaule franque de l'an 500.

Ægidius eut la sagesse de ne pas abuser de cette force. Son fils Syagrius fut moins prudent: il crut le moment venu de faire une révolution dans le sens unitaire, en se servant de ses évêques, de ses fonctionnaires et de ses soldats. Les catholiques gaulois étaient inquiets. L'Eglise arienne d'Afrique venait d'inspirer au roi Hunéric un édit de persécution contre les catholiques (484). Or, chez les Burgondes et chez les Wisigoths l'Arianisme était Eglise d'Etat. Le fédéralisme gaulois ne résista pas à cette crise religieuse. La discorde entre Chrétiens fit la partie belle au royaume païen du nord, qui avait pour chef le jeune Clovis, descendant de Mérovée, l'un des vainqueurs d'Attila. Avec une extraordinaire sûreté de manœuvre. Clovis anéantit la tête du gouvernement catholique gaulois sans toucher à aucun de ses organes civils, militaires et religieux. Comme il n'était pas catholique, il fut chaudement félicité par les

Ariens, et comme il n'était pas arien, il fut aussitôt favorisé par les Catholiques.

De tous les hommes d'Etat légataires de l'héritage impérial, Clovis est celui qui a le mieux manifesté cette *sanitas ingenii*, cette verdeur et cette alacrité d'esprit si goûtées du V^{me} siècle et si proche de la définition pascalienne de la vertu : « La vertu marque l'agilité et l'étendue de l'âme. » Vainqueur des Alamans à Tolbiac, baptisé à Reims, suivant le rite catholique, Clovis entre en même temps dans toutes les plénitudes des traditions gallo-romaines de défense nationale et d'unité religieuse. Les Gauls oublièrent que les Wisigoths avaient donné un de leurs rois pour leur salut, et que les Burgondes, en contenant les Alamans par le sud, étaient de moitié dans le triomphe de Tolbiac. Elles ne virent plus que ce qu'il y avait de précaire et de temporaire dans les droits régaliens des alliés de Clovis. Au reste que pesait le roi arien de Lyon devant le tombeau de saint Irénée, ou le roi arien de Toulouse devant les reliques de saint Saturnin ? Clovis fut le roi des martyrs gaulois : comme l'empereur Hadrien avait su rallier tous les cœurs à l'Empire en suivant tous les pèlerinages des dieux païens, le roi Clovis n'eut qu'à prendre les chemins des lieux saints des Gaules pour entrer en vainqueur dans toutes les cités. Jamais Théodoric d'Italie et Alaric II d'Espagne, figés dans leur arianisme, ne purent créer pareille intimité entre leurs couronnes et leurs peuples. Deux siècles d'initiation aux choses romaines, particulièrement sous la forme des mystères de Mithra, avaient ouvert non seulement l'intelligence, mais le cœur des Francs. En succédant en Gaule au gouvernement de Rome, ils lui prenaient d'emblée ce qu'il y avait de plus difficile et de plus complexe dans sa forme d'autorité, ce *principal*, juste milieu entre la dictature et la démagogie, qui conférait à la majesté du chef cette sobriété attachante et attirante si admirée par Pline chez un Trajan et par saint Ambroise chez un Gratien. Mûrie par tout ce V^{me} siècle qui avait été pour elle si lourd d'événements,

la Gaule romano-franque abordait l'avenir avec le maximum de chances politiques.

3. Une de ses chances était d'être étroitement liée aux autres formes de nationalités naissant auprès d'elle en Europe. La victoire de Tolbiac fit des Francs les arbitres de la stabilisation des peuples germaniques des Alpes à la Frise: Burgondie, Alémanie, Thuringe. La Thuringe s'appuie au sud à une Bavière issue de la Rhétie impériale et se prolonge au nord vers un Etat vandale, entre Elbe et Baltique qui est la souche du Mecklembourg: les ducs de Mecklembourg ont porté jusqu'à nos jours le titre de Princes des Vandales, écho lointain du V^{me} siècle. Pour la première fois, on voit apparaître en Germanie des royautes fixées au sol, et les grandes vagues d'invasion sont calmées. Le temps des aventures est passé: les Vandales de la Baltique oublient leurs frères d'Afrique, les Saxons de Westphalie tournent le dos aux Saxons de Grande-Bretagne. La Germanie, sous la forme d'un Odinisme nettement opposé au Christianisme, s'enfonce dans l'adoration de son sol, de son ciel, de ses forêts, de ses lieux saints des îles baltes, Odensee, Rügen, Bornholm. Elle ne se mêle plus à la vie romaine et méditerranéenne, mais à la vie nouvelle des confins de l'Elbe, où les Slaves à leur tour s'ordonnent en Etats, le long de la route commerciale de la Baltique au Danube, route rouverte par Byzance au milieu de ces peuples neufs. Quant à l'autre grande voie européenne du Rhin au Danube, entre Mayence, la ville de Drusus, et Ratisbonne, la ville de Tibère, elle tombe dès la fin du V^{me} siècle entre les mains des Francs, fondateurs de Francfort. Elle devient l'axe de leur Franconie ou Austrasie, et fait de la Gaule une puissance danubienne, presque limitrophe de l'empire d'Orient.

4. De leur côté les nouveaux Etats britanniques sont en rapports étroits avec les Francs. Comme le petit Etat franc, adossé à la mer, était devenu l'arbitre entre Germains et Gallo-Romains, le petit Etat saxon de Wessex, lui aussi adossé à la mer, sur la route romaine d'Exeter à Londres,

devint le médiateur entre les Romano-Britanniques de l'ouest et les Anglo-Saxons de l'est. Pendant trois siècles, de 500 à 800, ses rois s'inspireront des méthodes politiques franques, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne : Wessex finira par restaurer un empire britannique unissant toutes les populations de l'île à la façon romaine. Dès le VI^{me} siècle, l'Irlande, puis l'Angleterre deviennent de grands centres européens d'expansion catholique et se lancent à la conquête chrétienne et latine de la Germanie. Les terribles malheurs subis par les Bretons au V^{me} siècle avaient finalement donné, dans ces pays celtiques, un extraordinaire renouveau d'esprit romain. C'était le fruit, d'ailleurs, de la profonde perspicacité politique témoignée par tous les rois installés du Kent au Munster, et figurée, dans la légende, par la personne du sage Merlin. D'actives négociations s'entremêlaient des Iles au Continent, et c'est le mot celtique d'*ambactia* qui désigna en Europe, l'*ambassade*, le lien nouveau entre les Etats nouveaux.

Il faudrait encore évoquer l'Espagne, mais son évolution de la fin du V^{me} siècle est presque sans histoire. Elle accueille à Tolède les rois Wisigoths, les enveloppe de conciles et en fait en moins d'un siècle des majestés catholiques. Rome, là encore, l'emporte et sans grandes luttes.

Ainsi, l'Europe vit se lever des nations, communautés autonomes, toutes puissantes « de cette quantité de correspondances intimes et de réciprocités invisibles par quoi s'accomplit le mystère de l'union profonde de millions d'hommes. ¹ » L'immense grandeur du V^{me} siècle est dans cette multiplicité souvent encore insaisissable de correspondances et de réciprocités sociales et politiques. Dans ces royaumes qui surgissent en terre romaine ou en terre dite barbare, tous les éléments s'associent : « En réalité, l'Europe et l'âme de l'Occident sont nées de la Grèce, de

¹ PAUL VALÉRY, *Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe* (Revue des Vivants, mars 1927).

Sion, de Rome et du sang barbare. Ces quatre sources ont nourri l'homme sur les rives de la mer classique¹. » Certes, il y a beaucoup de composantes diverses dans la puissance d'un Clovis ou d'un Théodoric : il y a l'Imperium romain, déjà si complexe avec la fusion de ses pouvoirs ; il y a la *Machtfülle* germanique, née des droits du chef de guerre et du maître de fiefs ; il y a la Consécration chrétienne, catholique ou arienne, qui fait du souverain l'héritier biblique de David et de Salomon ; il y a enfin la *Basileia* grecque, l'ensemble des privilèges régaliens concentrés par les rois hellénistiques et doués encore au V^{me} siècle d'un prestige tel que non seulement les rois d'Arménie et de Georgie, mais encore les nouveaux rois d'Occident firent d'Alexandre au moins autant que de César et de David le modèle et le type de leur majesté².

II. La formation des nations au V^{me} siècle est donc une chose autrement vaste et autrement compliquée qu'une sorte de génération spontanée d'Etats parfaits issus de la corruption romaine par la puissance des vertus nordiques. L'instinct y a été pour très peu, et l'intelligence pour beaucoup : ce qui préside à l'élaboration de l'Europe, à travers le chaos apparent du V^{me} siècle, c'est la profonde vision intellectuelle de Constantinople. Constantinople n'est pas encore le lieu d'excès métaphysiques qui coûtèrent au monde romain, au début du VII^{me} siècle, l'Egypte et la Syrie. Pour les Occidentaux du V^{me} siècle, elle est la personnification de la Sainte Sagesse, *Agia Sophia*. Les organes de la vie impériale, Conseil d'Etat, Conseil Privé, Sénat, apparaissent vraiment comme les plus hautes institutions d'arbitrage, d'unité et de paix. Le double enseignement du Christ et d'Athènes élargit singulièrement l'horizon de ses hommes d'Etat, responsables par surcroît de

¹ ANDRÉ SUARÈS, *Lombre sur l'Europe* (id., avril 1927).

² C'est l'origine de la vogue des romans d'Alexandre, une des veines d'inspiration les plus riches du moyen âge.

cinq siècles d'Empire romain. L'École d'Athènes subsiste avec ses chaires de haute spéculation philosophique, et Constantinople semble s'en inspirer pour apprendre aux nouveaux États le sens des justes mesures et la science des idées générales qui sont parmi les plus puissants moyens d'unité. Après Tolbiac, la diplomatie byzantine empêchera les Francs de trop écraser les Alamans, et les Ostrogoths de trop s'avancer en Bavière. Un simple sou byzantin, monnaie internationale, renferme un enseignement transcendant: « Soit un sou byzantin. Un fil se déroule, bordant le disque d'or, et forme deux renflements, se recoupe en losanges, prononce un détour et lance trois virgules, des yeux, un manteau, un bras, une main... Qu'est-ce? Un Empereur? Non, la Dignité d'empereur. L'artiste s'attaque de front à la notion et à l'idée, notion de Majesté, idée de Suprématie. »¹ C'est ainsi qu'avec les règles du droit romain, Byzance donnait aux nations des leçons d'abstraction et de logique pure.

Tout l'art du V^{me} siècle émane de Constantinople, et rayonne du même caractère d'intellectualité unificatrice: émaux, cloisonnés, incrustations, mosaïques enseignent aux Francs, aux Goths, aux Alamans, aux Scots une symphonie de symboles qui fait de chaque basilique, comme celle de Reims le jour du baptême de Clovis, une vision de l'unité suprême des Cieux. Et cette expansion d'art suppose une autre source profonde d'unité: la liberté des routes commerciales. Constantinople a réalisé au V^{me} siècle une magnifique victoire politique: elle a fait écraser les Perses par les Huns et les Huns par les Occidentaux. Elle a ainsi rouvert les routes d'Orient et d'Occident. Ses directeurs commerciaux (*comites commerciorum*) maintiennent et développent le grand courant de la Baltique à la mer Noire, de la Syrie à la Gaule, de la Chine à l'Arménie, de l'Inde à l'Égypte. Ils alimentent ainsi les *domus*

¹ G. DUTHUIT, *Byzance*, Paris, Stock, 1926.

negociantium, les chambres de commerce ou prévôtés des marchands des États occidentaux, et la Méditerranée reste le grand lien d'unité entre les hommes. En fait la vraie survie de l'empire romain réside dans cette liberté des eaux méditerranéennes¹. Ce n'est pas le V^{me} siècle qui l'a fait disparaître: ce sont les Arabes, qui ont coupé du monde romain la Syrie et l'Égypte; ce sont les empereurs du Saint-Empire, qui ont orienté le commerce d'Europe sur les hanses de la Baltique. Personne n'a senti plus douloureusement cette véritable agonie de l'empire romain, que Charlemagne pleurant sur la Méditerranée devant le fléau montant des corsaires de Mahomet et des pirates du Nord.

Enfin Constantinople a rendu sensible la solidarité des nations par leur association à l'Empire, comme des sortes de dominions. Elle inscrivait les rois sur ses fastes consulaires et constituait ainsi comme le livre d'or des chefs de la grande famille européenne. Personne n'a eu plus le sens européen que les hommes d'État qui ont fait graver le nom de Clovis sur la même liste triomphale que les Fabius et les Scipions.

III. A côté des magnifiques réussites de Byzance, il semble presque dérisoire de placer l'Église de Rome. Partout l'Église paraît engloutie par les nouvelles nations. L'Église tend à se confondre avec les États, non seulement sous la forme arienne, mais aussi sous la forme catholique. Les rapports entre la papauté et la cour de Constantinople sont souvent difficiles. Une grande dureté des temps pèse sur les pontificats des successeurs de saint Léon.

Et cependant le pape est bien un des vainqueurs du V^{me} siècle, et il collabore lui aussi au salut de l'Europe. Il ne s'occupe pas de défendre l'Occident contre l'Orient

¹ Sur cette difficulté d'arrêter au V^{me} siècle la fin de l'Empire romain, cf. PIRENNE, *Le vrai début du moyen âge* (Revue belge de Phil. et d'Hist. 1923) et HALECK I, *Rapport sur le haut moyen âge*, (Revue de Synthèse historique, Bulletin du Centre international de synthèse, juin 1926, n° 124-126).

ou le Tibre contre l'Oronte: il considère que le meilleur moyen de sauver l'Europe est d'en élargir le cadre. « Accrue par de multiples victoires, écrit hardiment saint Léon, la puissance de la Rome impériale rayonnait sur terre et sur mer. Aujourd'hui le domaine romain acquis par la guerre est moindre que celui qu'il doit à la paix chrétienne. » Et, de fait, le domaine de l'Eglise romaine tend maintenant à l'universalité. D'abord bon gré, mal gré, les Eglises dissidentes étaient imprégnées d'esprit romain. « Au fond, disait Salvien, les hérésies professées par les Barbares remontent à des sources doctrinales romaines. » On peut prévoir, dès la fin du V^{me} siècle, le retour à Rome des Eglises ariennes. Constantinople multiplie des « *nénoliques* », des formules, plus ou moins heureuses, d'union des Eglises. En outre, le pape va droit aux païens: il remue les masses au fond de l'Irlande et de l'Ecosse; il étudie la conversion des Anglo-Saxons; il réalise celle des Francs; il prépare la restauration de la hiérarchie catholique en Afrique, où le paganisme renaît chez les Berbères coupés de Rome. Moines irlandais, moines gaulois des îles de Lérins, moines burgondes de St-Maurice, tous annoncent le mouvement bénédictin, qui donnera une marque caractéristique à la nouvelle Europe.

Par l'Eglise, l'Europe n'est plus seulement une expression géographique, mais une expression mystique. La croix surmonte toutes les couronnes, depuis le diadème impérial de Constantinople jusqu'à l'emblème royal du dernier chef converti d'Irlande. L'Europe s'arrête là où la croix liée au symbole de l'Etat cesse de figurer sur la tiare d'un roi de Perse ou sur le casque d'un adorateur d'Odin. L'Europe se rattache ainsi non seulement à la tradition politique de la *Romania*, mais encore à la conception ecclésiastique de la *Chrélienté*.

Ainsi naquit au V^{me} siècle l'ère européenne des nations, dans le double rayonnement de l'idée d'Empire, comme médiation de la communauté des peuples, et de

l'idée d'Eglise, comme exaltation de l'unité des hommes. Les noms qui évoquent ces deux puissances de cohésion internationale, la *Basileia* et l'*Ecclesia* ont d'ailleurs les plus lointaines résonances méditerranéennes. Déjà chez Homère il n'y a pas de civilisation là où il n'y a pas, pour figurer un peuple, l'*Ecclesia* qui rassemble les cœurs et le *Basileus* qui arbitre les idées. Le V^{me} siècle a fait entrer ces deux noms, sous des sens nouveaux, dans la vie moderne des masses: dès le début du siècle saint Augustin, dans le sein de l'Eglise cité de Dieu, a la vision de la société des peuples. Et rien ne vaut, comme conclusion, à ces recherches sur le V^{me} siècle, sa méditation même, dans son texte si plein d'universalité et d'avenir, qui proclame l'avènement des nations:

« La Cité de Dieu sur terre recrute ses citoyens dans toutes les nations. Elle rassemble, malgré la pluralité des idiomes, une société mouvante comme elle. Peu lui importe la différence des cœurs, des races, des coutumes. Ce sont là choses qui servent à maintenir la paix. Ainsi elle conserve tout. Elle poursuit tout. Elle ne détruit rien. Car tous les peuples, malgré leur diversité, ou plutôt à cause d'elle, ne tendent qu'à l'unité dans la paix.¹ »

¹ Civ. Dei, XIX, 17. Saint Augustin a posé le principe que l'humanité tout entière repose sur trois ordres: la famille, l'Etat (civitas) et la société des Etats (societas civitatum).